

2^e " L'HOMMAGE FRANÇAIS "

L'Effort Canadien

par

GASTON DESCHAMPS



PUBLICATIONS DU COMITÉ

" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS "



BLOUD & GAY, Editeurs
PARIS-BARCELONE

"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

L'EFFORT CANADIEN

PAR

Gaston DESCHAMPS

Rédacteur au "*Temps*"



PUBLICATION DU COMITÉ
"L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS"

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

BLOUD & GAY

ÉDITEURS

PARIS
7, place Saint-Sulpice



BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1916

Tous droits réservés

SOUS le titre : L'Effort de la France et de ses Alliés, il a été fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférences dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

Les premières conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à ces réunions.

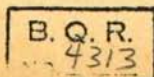
Nous avons pensé cependant que nos conférences formeraient dans leur ensemble une œuvre plus durable, si on leur enlevait la forme oratoire sous laquelle elles furent d'abord présentées. Nous avons donc prié les conférenciers de leur donner l'aspect de traités courts et substantiels, avec divisions claires et table des matières.

Nous reproduirons d'ailleurs, en appendice, les documents relatifs à la conférence : programme de la séance, Allocution du ou des présidents, etc.

Ainsi adaptées, nous espérons que les douze études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, formeront la première série des publications du Comité : L'Effort de la France et de ses Alliés, trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.

Paul LABBÉ,

Secrétaire général du Comité.



L'EFFORT CANADIEN

**Deux drapeaux,
un seul cœur.**

On ne saurait parler de l'« Effort canadien », et de ses lointaines origines sans définir d'abord par l'évocation d'une image émouvante et significative, le sens symbolique de ces drapeaux français et anglais, dont les couleurs alliées, planant sur un immense champ de bataille, proclament au monde entier, sous le vaste ciel, à travers l'étendue illimitée des terres et des mers, la souveraineté universelle de la justice, la permanence éternelle du droit, la différence du bien et du mal, l'inébranlable résolution qui, dans le drame d'aujourd'hui, pousse l'élite du genre humain à souffrir, à combattre pour des réalités idéales, à rechercher, malgré l'effusion du sang et des larmes un péril plein d'honneur, un deuil glorieux, afin de mériter par la vertu sublime du sacrifice la paix dans la victoire et la consolation dans la liberté.

L'effort canadien est un des plus émouvants chapitres de l'histoire de la France et de l'Angleterre. L'Angleterre et la France, avant d'être unies par une magnifique fraternité d'armes, et de lutter ensemble, la main dans la main, pour la civilisation contre la barbarie, ont été divisées par des discordes très longues, très vives, dont il ne conviendrait pas, en cette circonstance solennelle, de diminuer l'importance ni de rabaisser l'enjeu.

L'une et l'autre de ces deux nations loyales et braves réclamaient, comme on disait jadis, leur part dans l'héritage d'Adam, et revendiquaient leurs privilèges de première occupation sur ces terres lointaines, sur ces fleuves mystérieux, sur ces forêts profondes, sur ces golfes inexplorés, sur toutes ces attirantes contrées d'outre-mer où Jacques Cartier, chef pilote de Saint-Malo, choisi par Philippe Chabot, amiral de France, fut envoyé par le roi François I^{er}, et découvrit, en 1534, l'estuaire du fleuve Hochelaga, auquel il donna le nom de Saint-Laurent... En ces parages, le capitaine Jehan-Alphonse de Saintonge, celui que Rabelais surnommait le chercheur de voies périlleuses, et François de la Roque, seigneur de Roberval, gentilhomme picard, et Marc Lescarbot, de Ver vins, l'historien de la *Nouvelle France*, et Gamart, de Rouen, et Jean Denis, de Honfleur, et Thomas Button et plusieurs autres vaillants fils de la France et de l'Angleterre, entrés dans le sillage de Henry Hudson

ou de Thomas Aubert, rivalisèrent de curiosité entreprenante et d'audace héroïque, jusqu'au jour où le génie de notre Samuel Champlain, explorateur, conquérant, missionnaire, colonisateur, venu de Brouage pour fonder Québec, a fixé sur les rives du Saint-Laurent un point géographique et historique où l'ancien conflit de deux races n'est plus que la rencontre de deux familles, décidées à s'entendre et à s'unir pour toujours, afin de travailler d'un seul cœur et d'une même âme au bien de l'humanité.

**Le Fondateur français
- - du Canada. - -**

Le grand nom de Samuel Champlain domine toute l'histoire du Canada. L'on dirait que le souffle de sa grande âme inspire encore et anime les Canadiens d'aujourd'hui. Cet homme extraordinaire qui, en fondant Québec, a deviné les magnifiques destinées du Nouveau-Monde européen, naquit en 1570, au bord de l'Océan, dans la petite ville de Brouage, au milieu des populations maritimes de la Saintonge. Ses premiers sommeils furent bercés par le rythme des vagues déroulées en un va-et-vient perpétuel sur les grèves de sable et de cailloux, auprès de sa maison natale. Tout enfant, il s'amusait, avec ses camarades, fils de pêcheurs ou de pilotes, à courir sur la jetée du port, en humant la saveur salée des embruns et l'odeur forte du goudron, afin d'assister au départ et au retour des bateaux de pêche ou des navires long-courriers. L'envergure des voiles joliment éployées dans la pure lumière du soleil levant et poussées doucement par la fraîche caresse des brises matinales, offrait à ses yeux ravis un spectacle toujours nouveau. Il aimait à entendre les voix des patrons et des capitaines, commandant la manœuvre de l'appareillage, les bruits grinçants que font les poulies, les treuils et les cabestans, lorsque les équipages, à grand fracas de chaînes rouillées, lèvent l'ancre en arrimant la cargaison. Il aimait à suivre au loin, d'un regard déjà aiguisé par l'habitude et par l'hérédité, le balancement des mâts inclinés et le sillage des joyeuses partances. Samuel Champlain laissait alors son imagination errer à l'aventure, en un songe de terres inconnues. Il cédait à l'attrait d'un séduisant mirage. Les linéaments de ses grands desseins s'esquissaient déjà dans son rêve ingénu d'enfant précocement attentif aux choses visibles, attiré par les invisibles. Sa nostalgie précisait l'objet lointain de son désir passionné, lorsque les marins de la Saintonge et de l'Aunis, ayant fait de longues traversées sur les vastes houles de l'océan Atlantique,

évoquaient par leurs récits, dans les veillées hivernales, l'image des pays d'outre-mer. L'âme enivrée par la vision d'un monde nouveau, le visage hâlé par les souffles du large, l'enfant s'émerveillait d'ouïr la narration des exploits de ce célèbre capitaine Jehan-Alphonse de Saintonge, dont les navigations avaient élargi, pour la curiosité européenne, les immenses perspectives du monde occidental.

La joie de notre Champlain fut grande, lorsqu'il put faire son apprentissage d'homme de mer sous les ordres d'un chef expérimenté. Avant cette initiation à la vie maritime où devaient se dépenser, dans la suite, toutes les ressources de sa vaillante énergie, il prit parti dans les guerres de religion et servit pendant quelque temps, en qualité de maréchal des logis, dans les armées commandées par MM. Jean d'Aumont, Ambroise d'Espinay, sieur de Saint-Luc, et Timoléon de Cossé, comte de Brissac. Toutefois il refusa, malgré la sincère ardeur de sa foi catholique, toute accointance avec la Ligue. Ses prédilections patriotiques allèrent d'instinct et d'emblée au roi Henri IV, au souverain national dont le panache blanc flottait sur les batailles fratricides comme un signe certain de réconciliation prochaine et comme un gage de concorde française. Samuel Champlain aurait pu, comme ses compagnons d'armes, après la conquête du plus beau des royaumes par le plus populaire des rois, obtenir quelque bénéfice avantageux, à terre, dans le paisible domaine de ces gens casaniers que Panurge, au quart livre des *Faits et dits héroïques du bon Pantagruel*, appelle « planteurs de choux », et invoque au milieu de la tempête : « O que trois ou quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux !... Car ils ont toujours en terre un pied : l'autre n'est pas loin ». Champlain avait d'autres ambitions. Il obtint, par la protection de son oncle, le capitaine Provençal, pilote-major, le commandement d'un navire destiné à une croisière au Mexique.

De ce premier voyage, il rapporta une relation intitulée : *Brief discours des choses plus remarquables que Samuel Champlain, de Brouage, a reconnues aux Indes occidentales au voyage qu'il a fait en icelles...* Déjà cet homme d'action avait adopté l'excellente méthode qui consiste à enregistrer par écrit ce que l'on fait, ce que l'on voit, et même ce que l'on pense dans les conjonctures décisives. C'était une pratique constante chez nos ancêtres, gens peu bavards, d'autant plus actifs, qu'ils étaient plus réfléchis, enclins aux longues méditations silencieuses, décidés à n'agir qu'après

mûre réflexion et de propos délibéré. L'exemple venait de haut. Le cardinal de Richelieu, dont la politique superbement française fut secondée par l'enthousiasme efficace de Samuel Champlain, n'a-t-il pas écrit de sa propre main un petit recueil ou bréviaire de morale individuelle, une sorte de guide ou de memento, intitulé *Instructions et maximes que je me suis données pour me conduire à la cour* ? « Se conduire à la cour », au milieu du remous des ambitions contrariées et des factions adverses, c'est aussi difficile peut-être que de naviguer parmi les houles de l'Atlantique dans les parages hantés par les icebergs. Quoi qu'il en soit, le cardinal-duc, même aux plus heureux moments de son étonnante carrière, prenait soin de repérer sa position exacte, de prévoir les éventualités probables, et, comme disent les marins, de « faire le point ». Il eût approuvé cette maxime inscrite par Champlain au cours de sa relation des *Voyages de la nouvelle France dite Canada* : « Les entreprises qui se font à la hâte et sans fondement, et faites sans regarder le fond de l'affaire réussissent toujours mal. »

Samuel Champlain a écrit un curieux *Traité de la marine et du devoir d'un bon marinier*. On pourrait croire qu'il s'agit ici d'un simple manuel technique, résumé à l'usage exclusif des gens du métier. Certes, le sieur de Champlain, « capitaine pour le Roy en la marine du ponant » est attentif, plus que personne, à tous les détails des manœuvres navales. Mais il sait que, sans la force morale, toute l'habileté professionnelle ne saurait suffire à faire un bon marin. C'est pourquoi il veut, avant toutes choses, « que le marin craigne Dieu, ne blasphème point, fasse sa prière matin et soir et remplisse aussi exactement que possible ses devoirs religieux ». L'homme de mer « doit s'arranger de toute nourriture et s'accommoder aux lieux où il se trouve ». Il faut que « le capitaine ait le pied marin, qu'il soit infatigable et ne s'étonne de rien ». Au moment du danger « il sera sur le tillac, commandera d'une voix forte, parlera seul et ne craindra pas de mettre la main à l'œuvre ». Il devra « être doux et affable dans la conversation, absolu dans ses commandements ». En cas de guerre et de bataille, « il faut être courtois et modéré dans la victoire, et tenir aux vaincus la parole donnée ».

Il y avait alors à Dieppe un vieux gouverneur qui s'appelait Aymar de Chastes, et qui avait, si nous en croyons Champlain, volontiers humoriste à ses moments perdus, comme tous les hommes sérieux, « la tête chargée autant de cheveux gris que d'années ». La rencontre du jeune

capitaine saintongeais et de ce vénérable loup de mer fut un événement d'une conséquence infinie. Aymar de Chastes avait coutume d'aller tous les ans au Canada. Franc marin, gai compagnon, ayant toujours le mot pour rire, il prétendait que cette promenade annuelle était nécessaire à sa santé. Il quittait donc, chaque année, le vieux château de Dieppe, l'horizon découpé par le pittoresque profil des maisons du Petit-Veules et du Moulin-à-Vent, la falaise du Pollet, le quai du Haut-Pavé, la halle de la Poissonnerie, toute grouillante et bruisante du va-et-vient des hottiers en suroit et des caqueuses, coiffées de « calipettes » tuyautées, la place du Puits-Salé, les clochers de Saint-Jacques et de Saint-Rémy, et déployait au vent la voilure de sa gabarre, attiré sans cesse par l'estuaire du Saint-Laurent et aussi sans doute par le désir héroïque de braver les intempéries des saisons, les remous du grand fleuve, les glaces, les vents, les corsaires, la famine, les révoltes de matelots. Tel était le sport favori du vieux gouverneur de Dieppe. Sa grande ressource, en cas de détresse, c'était de pousser à tue-tête, à gorge déployée, son cri de guerre : « *Malouins !* » Breton bretonnant il disait que ce cri suffisait à mettre les ennemis en fuite et à calmer les éléments en courroux. Quoi qu'il en soit, c'est certainement ce vaillant Malouin qui a chanté, pour la première fois, pour charmer l'oreille des Algonquins ou des Iroquois, cette vieille chanson française que l'on chante encore chez les Français du Canada :

A Saint-Malo, beau port de mer...

Le révérend père Sagard, auteur d'une copieuse et savoureuse *Histoire du Canada*, rapporte que le bon capitaine Aymar de Chastes, « se laissait facilement aller, au gré de ses amis, à boire un bon coup sans eau, puis il criait à l'aide contre ses gouttes ». Ce brave homme, cet homme brave, a été, pendant plus de trente ans, le compagnon de Champlain, qui le respectait « comme son père ».

Le premier voyage de Champlain pour les terres neuves auxquelles il a donné le nom de Nouvelle-France date exactement du 15 mai 1603. Il partit de Honfleur, par une jolie journée de printemps, avec le sieur de Pontgravé, « homme sage, habile, infatigable et d'une grande expérience ». Aux risées de la brise et du flot les matelots répondaient par un refrain que redisent encore, là-bas, les bonnes grand'mères, en berçant à la mode d'autrefois les petits enfants de la Nouvelle-France :

C'est le vent, frivoltant...

Dès lors, et pour le reste de ses jours, par l'effet d'une sorte de vœu

perpétuel dont l'observance ne fut jamais interrompue, Samuel Champlain devint l'homme-lige du Canada. D'ailleurs ses vues s'étendaient au-delà des vastes horizons que dominent les cités canadiennes de Montréal, de Québec, d'Ottawa, de Toronto, de Winnipeg. La sagacité de Champlain a deviné, presque partout, l'emplacement des grandes métropoles du Nouveau-Monde. Passant un jour par les innombrables détroits d'un verdoyant archipel, à l'embouchure d'une rivière que les indigènes, en leur langage bizarre appelaient Chouacoët, et qui se nomme maintenant la *Charles River*, il nota ainsi son impression : « Ce lieu est fort plaisant et aussi agréable qu'on puisse voir ». Et il remarqua aussitôt que l'on pourrait bâtir, « à l'entrée de la rivière, sur un îlot, une forteresse où l'on serait en sûreté ». A l'endroit ainsi marqué par la divination de ce merveilleux explorateur s'élève aujourd'hui, à 378 kilomètres de New-York, auprès d'un port où s'abritent plus de cinq cents vaisseaux, une ville de plus de cinq cent mille habitants, Boston, la capitale du Massachusetts, riche par ses industries, célèbre aussi et bienfaisante par le rayonnement littéraire, artistique, scientifique de l'université Harvard. L'emplacement de Boston a été marqué sur la carte de l'univers par le doigt de Champlain.

Ce grand homme, comme tous les bons ouvriers qui ont vigoureusement besogné pour la civilisation humaine, s'est attaché à son œuvre avec une sorte de prédilection passionnément paternelle. Il vante en ses écrits l'étendue de la Nouvelle-France, la bonté des terres de ce pays, ses fleuves, lacs, étangs, bois, prairies et îles, la fertilité de ses terres, la salubrité de son climat. Il n'a pas cessé de célébrer ce pays. Trois ans avant sa mort, en des pages qui ont la précision et la gravité du testament d'un magnifique donateur, il décrivait ce pays « dont l'étendue excède plus de seize cents lieues en longueur et, en largeur, plus de cinq cents, et cela sur un continent qui ne laisse rien à désirer par la bonté de ses terres et pour l'utilité qu'on en peut tirer tant pour le commerce du dehors que pour la douceur de la vie au dedans... la communication des grandes rivières et lacs, qui sont comme des mers traversant ces contrées, rendant une si grande facilité à toutes les découvertes dans le profond des terres, qu'on pourrait aller de là aux mers de l'Occident, de l'Orient, du Septentrion et s'étendre même jusqu'au Midi...

Dédiant ses *Voyages* au cardinal de Richelieu, il parle un langage digne d'être compris du grand ministre qui, dans le même temps, tra-

vaillait, comme on sait, à défendre le domaine de la France contre les ambitions d'un kaiser allemand et contre les menaces de l'empire germanique. L'offrande de ce livre, écrit par un homme d'action qui, pour mieux agir, s'est fait écrivain excellent, nous touche et nous émeut par une sorte d'accent cornélien. L'œuvre accomplie par Champlain au Nouveau-Monde est impérissable. Elle maintient sur un immense territoire d'outre-mer l'honneur de notre nation. Là-bas, on chante en français et en anglais, dans le parfait accord d'une entente cordiale qui est devenue la plus noble des alliances, les hauts faits de Champlain :

*A valiant son of that intrepid line
Which gave fair lustre to the fame of France.*

*The Brouage sailor...
...Long live the Saintongeais !...*

C'est pourquoi la statue du « sieur de Champlain, géographe du Roy et capitaine en la marine du Ponant », a été dressée par un artiste français, sous les bienveillants auspices du gouvernement britannique, au plus haut sommet de l'acropole de Québec. C'est bien là le piédestal qui convenait à une telle gloire. De cette cîme le fondateur du Canada domine son œuvre. Le voici, avec sa bonne face un peu large et très puissante, sa moustache relevée en crocs et sa barbiche effilée en pointe à la mode du temps de Louis XIII, ses lèvres promptes à la riposte, mais habiles à garder un secret, son grand front pensif, ses yeux pleins de rêve et cependant exercés à l'exacte connaissance des hommes et des choses par l'habitude professionnelle de surveiller les caprices de la mer inconstante, du ciel changeant et des brises variables. Son œuvre est accomplie. Ce qu'il a prévu, ce qu'il a prédit, ce qu'il a préparé se réalise. La civilisation s'est emparée de toutes ces contrées dont il fut le premier explorateur et dont il annonça dans ses écrits les moissons futures. Voici le paysage dont il a retracé l'image d'une façon si vive que l'on peut, après avoir lu ses *Voyages et Découvertes*, s'y orienter aisément et en reconnaître les traits : l'immense horizon du fleuve, dont les rives fertiles s'éloignent dans une perspective illimitée, les coteaux couverts de forêts, les îles innombrables... A l'inauguration du monument de Champlain, on a célébré, en anglais l'incarnation du génie de la France (*incarnation of genius of France*), l'honneur de la France chevaleresque (*honor and chivalry*

of France). A cet explorateur, à ce colonisateur nos amis donnent volontiers ce beau nom d'« honnête homme » que nos ancêtres du dix-septième siècle revendiquaient plus passionnément que tout autre titre : *navigator, explorer, honest man*.

C'est ainsi qu'est perpétuellement honorée, au Canada, la mémoire d'un grand homme qui fait honneur à l'humanité, et dont l'existence, consacrée tout entière à l'accomplissement d'un beau dessein, offre à l'admiration de l'univers un incomparable exemple d'énergie française.

- Wolfe et - Avec le monument de Champlain, ce qu'il y a de plus
- Montcalm - beau à Québec, ce n'est pas le spectacle de ce large fleuve d'azur pâle, au-dessus duquel s'étage à flanc de coteau, jusqu'aux murs d'une imposante citadelle à la Vauban, la vieille ville française, ceinte de ses anciens remparts, dominée par la pittoresque silhouette du château Frontenac, décor évocateur d'une France ancienne et toujours jeune, faite à souhait pour illustrer l'héroïque aventure des *Trois Mousquetaires* ou de *Cyrano*... Ce n'est pas non plus l'admirable perspective de l'estuaire du Saint-Laurent au coucher du soleil, l'aspect changeant des horizons du Labrador, teintés de mauve, de carmin et de lilas, l'archipel des Mille-Iles, chantées en français par les poètes canadiens... Ce n'est pas non plus ce paysage alpestre, où les cascades de la rivière Montmorency, bondissant de gradin en gradin sur les roches moussues, à travers des éboulis de pierres cassées et des arrachements de troncs déracinés, offrent aux regards du voyageur en quête d'impressions exotiques et de couleur locale un tableau digne de tenter la plume de Bernardin de Saint-Pierre ou de Jean-Jacques Rousseau.

Ce qu'il y a de plus beau à Québec, avec le monument de Champlain, c'est un monument dédié à la mémoire de deux héros, Wolfe et Montcalm, un Anglais, un Français, réconciliés dans la mort, ensevelis dans la gloire, frères désormais dans l'immortalité.

James Wolfe, jeune général de trente ans, s'était déjà fait un nom dans l'armée anglaise, par des services qui prouvaient que, chez lui, la valeur n'avait pas attendu le nombre des années. Né à Westerham, non loin du Pas-de-Calais, parmi les populations maritimes du comté de Kent,

il servit d'abord dans la marine, et prit part, dans les Pays-Bas, aux opérations de guerre qui se sont terminées par la célèbre bataille de Fontenoy. Il se battit en Ecosse, dans les troupes envoyées contre le romanesque prétendant Charles-Edouard. Officier studieux autant que brave, appliqué, volontiers silencieux comme lord Kitchener, il excellait dans la préparation des batailles par l'étude technique du terrain et de la manœuvre. C'était un tacticien et un stratège de premier ordre. On lui doit des innovations stratégiques et tactiques dont l'emploi a renouvelé, sur plus d'un point, les méthodes offensives et défensives de l'armée anglaise. On eût dit, à le voir si ardent au travail, si économe de son temps et si prodigue de ses forces, qu'il avait comme un pressentiment de sa fin prématurée. Sa santé, surmenée par l'excès des fatigues et des veilles, était en fort mauvais état, lorsque l'initiative d'un grand ministre lui offrit l'occasion de donner toute la mesure de son courage et de son talent. Un des premiers actes de William Pitt, rappelé dans les conseils du roi Georges II par l'irrésistible mouvement de l'opinion publique, et pourvu d'une sorte de dictature militaire, fut d'envoyer en Amérique le général Wolfe, pour y rétablir les affaires de l'Angleterre, fort compromises par les défaites successives de Braddock et par l'expédition du général James Abercromby, battu par le marquis de Montcalm aux abords du fort Carillon, sur les rives du lac Georges et du lac Champlain. Wolfe accepta cette mission difficile. Il dit dans une lettre adressée à un ami : « J'ai écrit aujourd'hui à M. Pitt, qu'il peut disposer de mon fragile squelette. » On sait le reste, et comment deux adversaires faits pour se comprendre et pour s'estimer, James Wolfe, général anglais, et le marquis de Montcalm, général français, sont tombés au champ d'honneur, le même jour, presque à la même heure, le 13 septembre 1759, auprès de Québec, dans un endroit qui, du nom d'un des premiers laboureurs français du Canada, Abraham Martin, s'appelle aujourd'hui encore la plaine d'Abraham, et qui est un lieu de pèlerinage où les descendants des adversaires d'autrefois peuvent se rencontrer sans que rien puisse gêner l'expression sincère de leur entente cordiale d'aujourd'hui. Nous avons le droit de regarder fièrement, les uns et les autres — nous qui sommes, hélas ! en état de savoir ce que c'est qu'une agression brutale et sournoise — cet épisode ancien d'une guerre en dentelles, ces armes courtoises, ce combat loyal, pareil à ces duels chevaleresques, après lesquels, l'honneur étant sauf, on aimait à se serrer mutuellement la main. Il y a quelques années et, pour parler

plus exactement, le 6 juillet 1909, dans une cérémonie célébrée en Amérique, à l'occasion du troisième centenaire de Champlain et du cent-cinquantième anniversaire du combat de Carillon, un grand Anglais, lord Bryce, l'illustre historien de *l'Empire germanique* et de la *République américaine*, un homme représentatif de cette élite à la fois studieuse et pratique dont les rares talents s'appliquent avec le même succès au récit des événements d'autrefois et au maniement des affaires d'aujourd'hui, rappelait tous ces souvenirs, en présence du président des Etats-Unis, de l'ambassadeur de France, et d'une élite choisie dans la société lettrée d'outre-mer. Il disait, à ce propos, que, pendant la nuit qui précéda la bataille de la plaine d'Abraham, le jeune chef récita devant ses officiers, la célèbre élégie de Thomas Gray sur le *Cimetière de campagne*, alors dans toute sa nouveauté mélancolique. Et, songeant peut-être à l'aimable fiancée, miss Lowther, qu'il avait laissée au pays natal, James Wolfe insista sur ce vers nostalgique :

Les sentiers de la gloire conduisent au tombeau.

Le lendemain, il tombait mortellement atteint, précédant de quelques heures au paradis des braves, son rival dans les sentiers de la gloire, le marquis de Montcalm.

Louis-Joseph de Montcalm de Saint-Véran est le Français le plus populaire au Canada, chez les Canadiens des Etats-Unis, chez tous les amis des Canadiens. La noblesse de l'ancienne France, si féconde en figures de gentilshommes intrépides et charmants, ne nous offre rien de plus aimable ni de plus admirable que l'aventure épique de cet officier d'autrefois, qui, chargé de défendre avec une poignée d'hommes les possessions françaises de l'Amérique du Nord, fut le chevalier servant de cette France d'outre-mer, son avocat trop peu écouté, son garant trop peu suivi par les contemporains de Voltaire, de Choiseul et de Mme de Pompadour.

J'ai vu son portrait à Ticonderoga, au fort Carillon, parmi les collections du musée ingénieusement aménagé par M. Stephen H. P. Pell, propriétaire actuel de ce monument historique. Il me semble que je le vois encore, avec ses grands yeux au regard clair, son nez fin, ses lèvres spirituelles, le sourire de toute sa figure soigneusement rasée à l'ancienne mode, et respirant l'esprit, le courage, la résolution tranquille et indomptable d'un gentilhomme décidé à vaincre à force de vaillance ou à mourir

en beauté. Le commandant en chef des troupes françaises est soigneusement poudré, comme s'il se préparait à paraître au petit lever du roi qui, là-bas, dans ce même château de Versailles où la colonisation du Canada fut organisée par Louis XIV et par Colbert, oublie les plus dévoués serviteurs de la monarchie française... Sa cravate de mousseline, ses manchettes de dentelle sont arrangées avec un goût parfait, comme s'il combattait pour le divertissement de la cour et de la ville, et non point parmi ces vieilles pierres criblées de balles, devant ce farouche décor de montagnes inexplorées, au milieu des tribus sauvages dont l'admiration naïve ne suffisait pas à consoler d'un injuste oubli les derniers soldats de la Nouvelle France... Ils ont eu leur jour de popularité. L'opinion publique avait compris les effets de leur dévouement et de leur sacrifice. M. de Bougainville, ami fidèle, écrivait de Blaye, le 18 Mars 1758, au marquis de Montcalm : « Je vous nommerais toute la France, si je voulais nommer toutes les personnes qui vous aiment et vous veulent maréchal de France. Les petits enfants savent votre nom, et le *Te Deum* chanté pour l'affaire de Carillon doit vous plaire, et aux troupes. Car le roi dit dans la lettre : « Mes braves soldats du Canada ! » Hélas ! ce bon mouvement du roi ne dura pas longtemps.

Du moins, grâce à la tradition de celui qu'on appelle encore là-bas « le marquis », il n'y a pas loin de Québec au Havre, si l'on considère surtout les affinités électives qui, des bords du Saint-Laurent aux rives de la Seine, unissent les esprits et les cœurs. Un Français n'est jamais dépaysé — tant s'en faut — dans la compagnie des Canadiens et des Canadiennes. C'est ce que remarque tout de suite M. de Montcalm, maréchal des camps et armées du Roi, lorsque, ayant quitté son château natal de Candiac, près de Nîmes, sa femme, sa mère, ses six enfants, deux fils et quatre filles, débarqué après une traversée de trente-huit jours à la Petite-Ferme qui est sur la côte de Beaupré, il notait sur son carnet, le 5 janvier 1757, en sortant d'un bal où l'intendant Bigot avait réuni les plus jolies femmes de la société québécoise, cette impression qui nous fait voir combien ce bon juge en fait d'élégance, de façons aimables et de conversation polie avait discerné tout ce qu'il y a d'imprévu et de délicieux dans le charme du Canada : « Québec m'a paru une ville d'un fort bon ton ; et je ne crois pas que, dans toute la France, il y ait plus d'une douzaine de villes au-dessus de Québec. » Autour de cette société choisie, où les nouveautés de la mode parisienne n'avaient guère que deux ou trois

mois de retard, ce qui était peu de chose, notamment pour les écrits réputés immortels que les plus illustres académiciens d'alors, MM. de Marivaux, Marmontel, l'abbé d'Olivet, le spirituel président Hénault confiaient volontiers aux plus rapides courriers de la marine royale, le marquis de Montcalm, visitant les environs de Québec et de Montréal, s'arrêtant à l'ombre des clochers, dans les paroisses — pardon, dans les parouesses — riveraines du Saint-Laurent, aux Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe, dans les champs et dans les villages de la Beauce canadienne, causant avec « nos gens » de là-bas, fins laboureurs de la terre, dont les ancêtres furent de bons travailleurs de la mer, s'émerveillait de retrouver, dans un rustique décor de pigeonniers, de moulins, de granges et de toitures d'ardoises, que l'on eût dit arrangé par le peintre Oudry pour un églogue de Sedaine, plus d'un Philosophe sans le savoir et quelques-unes de ces scènes de famille qui furent chères à notre honnête Chardin, et qui attestent la vertu de la société française en un siècle réputé frivole : le *Benedicite*, la *Bonne Education*, la *Mère laborieuse*, la *Lessiveuse*, la *Mère faisant réciter l'Evangile à sa fille*... Le marquis, nouvellement arrivé de la cour de Versailles fut charmé de rencontrer tant de bonne grâce patriarcale. Il aima, au Canada, nos bons Français d'outre-mer. Il les aima jusqu'à cette suprême immolation, dont l'héroïque beauté fut célébrée par un Anglais, lord Aylmer, dans une inscription gravée sur la pierre funéraire du héros français, au couvent des dames ursulines de Québec.

Et maintenant, cette âme du Canada, qui nous semblait lointaine, s'est rapprochée de nous, par l'effet de la grande émotion universelle qui a resserré tout d'un coup les liens de tous les esprits fraternels et de tous les cœurs amis. Ah ! certes, ils ne sont point dépayés en Normandie, les soldats canadiens campés chez nous, et parmi lesquels il y a des descendants de ceux qui sont partis des havres de la côte normande avec Champlain, et aussi avec Pontgravé, Claude Godet, de Monts, François Porée, Nicolas Le Roy, rudes marins dont les actes d'affrètement et d'association figurent sur les registres de tabellionage du siège royal de Honfleur.

Vieilles chansons de la Nouvelle-France.

Dans l'accent de ces soldats, on retrouve la saveur de notre terroir. Les chansons qui ont bercé leurs sommeils d'enfant, et qui égayaient leurs veilles auprès des feux de bivouac, sont venues de chez nous. Ils les

rapportent chez nous maintenant : telle, cette jolie chanson de la *Claire fontaine*, qui est une chanson normande, oubliée peut-être ici, exilée de notre mémoire par les lamentables refrains des opérettes bouffes ou des cafés-concerts, mais conservée là-bas pieusement, parmi les reliques héréditaires, comme une fleur du jardin natal ou comme un bijou de famille. Ces précieux témoignages de l'ancienneté de la race ont été conservés dans le recueil des *Chansons populaires du Canada*, que M. Ernest Gagnon, membre de l'Académie de musique de Québec, a publié chez le libraire Beauchemin, à Montréal.

Vicilles chansons du vieux pays, cantilènes des grands-mères d'autrefois, berçant au rythme coutumier les berceaux des petits enfants de France, voix du passé, voix d'outre-tombe, venues à nous du fond des cimetières où reposent nos morts ! Quels parchemins nobiliaires vaudraient ces titres authentiques et précieux qui attestent la pérennité d'un lignage ininterrompu, et la fidélité d'une mémoire incapable d'oubli ? Sur l'écusson des régiments canadiens, autour de la feuille d'érable symbolique, on lit la touchante devise de la ville de Québec : « Je me souviens ». Là-bas, on se souvient toujours. L'âme audacieuse et gaie de la vieille France chante encore au Canada. Elle chante, en filant la quenouille, pendant les veillées d'hiver, devant l'âtre où flambe un bon feu, au coin du foyer où la famille rassemblée vient mettre en commun, après le rude labeur des journées brèves, ses souvenirs et ses espérances, ses rêves et ses visions, les sourires des vieux et les rires des jeunes, les amours qui aident à vivre et les regrets qui nous préparent à mourir, les deuils qui nous infligent l'amertume des larmes et qui nous procurent en même temps la douceur de croire à une immortalité bienheureuse, tout ce qui défend l'existence humaine contre les rigueurs de la nature et contre les coups du sort. Elle chante, dans les labours, en confiant le bon grain à la bonne terre qui nous donnera notre pain quotidien. Elle chante le *Bois du Rossignol*, pour célébrer, après la fonte des neiges hivernales, quand les souffles précurseurs de la saison nouvelle brisent de leur tiédeur caressante les blocs de glace dans les grands lacs du Nord, la grâce du printemps qui incline les cœurs à la douceur des fiançailles. Elle chante, comme autrefois dans le Poitou, la naïve chanson des noces villageoises :

Buvons à la santé
Des jeunes mariés !

Elle chante aussi, sur une cadence qui ressemble au bercement du

roulis et du tangage, pendant les navigations des voiliers inclinés sur la vague un vieil air breton :

C'était une frégate...

et aussi :

A Saint-Malo, beau port de mer,

et les *Prisons de Nantes*, et ce refrain préféré des marins de l'Aunis et de la Saintonge :

En revenant de la jolie Rochelle,
J'ai rencontré trois belles demoiselles,
La voilà, ma mie, que mon cœur aime tant.

On voit les sources fraîches et profondes où s'alimente l'énergie d'où résulte l'effort canadien. Avant d'être des laboureurs de la terre, nos gens du Canada furent des travailleurs de la mer. Ils se souviennent des voiles blanches, joyeusement déployées sous la jolie brise. Ils connaissent les courants adverses qu'il faut remonter en souquant de toutes ses forces :

Fringue, fringue sur la rivière,
Fringue, fringue sur l'aviron.

C'est dans ces alternatives de joie brève et de peines souvent prolongées interminablement par l'inclemence de la nature, que les premiers explorateurs du Saint-Laurent ont appris la patience indomptable qui vient à bout des pires difficultés, le robuste optimisme qui sait attendre les échéances lointaines et cette heureuse incapacité de découragement qui égale aux plus hautes entreprises l'âme de tous ceux qui demeurèrent là-bas, sur le territoire illimité de la Nouvelle-France, les survivants des équipages de Cartier ou de Champlain et des bataillons de Montcalm ou de Lévis. Et c'est apparemment ce qu'ils ont voulu dire, lorsqu'ils ont résumé leurs souvenirs en des vers sonores et graves comme un rythme national :

Jadis la France sur nos bords
Jeta sa semence immortelle...
O Canadiens, rallions-nous !
Et près du vieux drapeau, symbole d'espérance,
Ensemble, crions à genoux :
Vive la France !

**Au Monument
- National -**

Au monument national de Montréal, dans es premiers mois de la guerre, une émouvante cérémonie, dont il convient de rappeler tous les détails, donna aux Français et aux Anglais du Canada l'occasion solennelle d'élever la voix pour la cause de l'humanité outragée, du droit violé, de la liberté méconnue, des traités déchirés par les mains criminelles du kaiser et de son chancelier. C'était le 24 septembre 1914, peu de temps après ces jours d'exécrable mémoire, où l'armée allemande du général von Emmich, franchissant, au mépris de toutes les conventions internationales, les frontières de la Belgique indépendante, proposa un marché au plus chevaleresque des souverains, au plus loyal des peuples, et répondit au noble geste du roi Albert par une série d'incendies et de massacres qui ont voué à l'exécration de la conscience universelle les noms à jamais flétris d'un Bulow, d'un Bissing, d'un Manteuffel. La nation belge, torturée, mais indomptable, debout sur les ruines fumantes parmi lesquelles des flaques de sang séchaient au soleil de cet été sinistre où l'héroïsme des victimes a égalé l'acharnement des bourreaux, la nation belge avait voulu que son martyr fût raconté à nos frères canadiens, et que sa protestation passât les mers pour éveiller au loin, par une salubre contagion morale, la révolte de tous les esprits justes, de toutes les volontés droites, de tous les cœurs généreux.

Lorsqu'on apprit à Montréal la prochaine arrivée de M. Carton de Wiart, ministre de la justice du royaume de Belgique, de MM. Paul Hymans, et Emile Vandervelde, ministres d'Etat, du comte de Lichtervelde, secrétaire de la délégation belge, il y eut, dans toutes les classes de la société canadienne, un mouvement d'amitié fraternelle dont la presse de Montréal, de Québec, d'Ottawa, de Toronto nous apporta l'expression unanime et infiniment touchante.

« Tous au devant des Belges, ce soir » ! disait, conformément au vœu de l'opinion publique, un des journaux les plus répandus de la province de Québec. Et il ajoutait : « La délégation qui symbolise la protestation de l'humanité universelle contre les crimes allemands arrivera à 10 heures à la gare Windsor ». Ce que fut cette réception, on le devine sans peine. Au devant des Belges, on vit accourir les représentants de toutes les associations de Montréal, les délégués de l'université anglaise Mac-Gill et de l'université française Laval, les autorités municipales, la Chambre

de commerce, suivies d'une foule immense. Le lendemain, tous les habitants de Montréal étaient aux portes et aux fenêtres de leurs maisons, pour acclamer, dans la rue Saint-Jacques, sur le boulevard Saint-Laurent, sur la place Victoria, dans le quartier populeux de Sherbrook et aux abords du parc Lafontaine, le cortège des nobles pèlerins du droit et de la liberté se rendant à l'Hôtel de Ville de Montréal, pour y recevoir l'accolade fraternelle des magistrats de la cité canadienne qui fut fondée en 1642 par M. de Maisonneuve, gentilhomme champenois.

Mais c'est dans la salle du Monument national, dans la soirée du jeudi 24 septembre 1914, que nos alliés de Belgique devaient sentir avec le plus de force et d'émotion tout ce qu'il y a de chaude sympathie, d'efficace bonté, de loyauté impeccable dans le cœur de nos frères du Canada.

A cette inoubliable réunion d'âmes fraternelles, la municipalité de Montréal était représentée par le maire, M. Médéric Martin et par les échevins, MM. Lapointe, T. Dubeau, Loranger, Giroux, Turcot, Mesnard, Mayrand, L.-T. Maréchal, Lamothe, Lavallée, etc. Avec les magistrats de la métropole canadienne, sur l'estrade, on remarquait MM. les sénateurs Raoul Dandurand, Marcelin Wilson, le colonel Foges, le major Leduc, le capitaine Archambault, les honorables juges Charbonneau et Guérin, le révérend père Daly, de Sainte-Anne, le chanoine Dupuis, les abbés Mac Shane, et Elliott, de Saint-Patrice, le docteur Hector Desloges, les commissaires Hébert et Ainey, M. Bonin, consul général de France et le chancelier du consulat, M. Raynaud, M. Obalski, président de la Chambre de commerce française, etc.

Au nom du Gouvernement canadien, le ministre de la marine, l'honorable M. Hazen, spécialement délégué par le premier ministre, sir Robert Laird Borden, prononça un énergique et bref discours :

« Du Pacifique à l'Atlantique, s'écria-t-il, il n'est pas un Canadien, quel que soit son origine, qui n'éprouve pour votre pays et pour vos personnes une grande admiration. Vous êtes les soldats du droit et de l'honneur. Vous avez arrêté les hordes germaniques dont le flot déferlait à vos frontières. Vous avez droit à la reconnaissance du monde... Nous envoyons dans votre pays un premier corps ; nous en enverrons un autre bientôt. C'est notre honneur de nous dire qu'ils vont combattre côte à côte avec les héroïques soldats belges. C'est notre espoir de croire qu'ils seront dignes de leurs compagnons d'armes. Bientôt partira pour la France un corps canadien-français en qui nous mettons toute notre confiance. Lisant

l'histoire des Français du Canada, on ne peut que penser qu'ils seront dignes de leurs grands ancêtres. Ils ont déjà sauvé le drapeau à Chateaugay : ils sauront le défendre sur les champs de bataille de France... L'heure est venue de nous lever en armes. Levons-nous donc, et que l'ennemi apprenne que nous sommes braves et que nous savons vaincre ! »

Il fallait qu'après ces déclarations officielles, après les allocutions de M. Adélard Fortier, président de la Chambre de commerce, et de M. W. D. Campbell, président du *Board of Trade*, une voix s'élevât pour définir le sens de cette cérémonie, et pour indiquer la portée historique de cette rencontre où s'unissaient les cœurs et les mains de l'Europe civilisée et de l'élite européenne qui a fait de l'Amérique défrichée, affranchie, une terre de labeur et de liberté.

Le Canada, déjà fier, à juste titre, de l'éloquence d'un Wilfrid Laurier, d'un Rodolphe Lemieux, d'un Adélard Turgeon, d'un Lomer Gouin, et qui compte des écrivains trop peu connus chez nous, tels que l'historien Garneau, les poètes Louis Fréchette, William Chapman, Octave Crémazie que nous avons célébré au Havre en des temps plus paisibles, le 3 novembre 1912, le Canada vient de trouver un nouvel interprète de son âme audacieuse et pensive, dans la personne de M. Edouard Montpetit, professeur et orateur, secrétaire du Comité France-Amérique, et de l'Aide à la France.

« Messieurs, disait l'orateur canadien français à nos amis les Belges, vous avez donné, pendant la paix, l'exemple d'une activité merveilleuse. Mais, en même temps que vous faisiez rayonner sur le monde vos initiatives et vos idées, vous conserviez pieusement le culte de votre histoire et vous restiez jaloux de votre indépendance. Ceux qui ont cherché dans les livres le secret de l'âme belge en connaissent maintenant la sublime beauté.

» Dès que l'Allemagne, au mépris de sa signature, eut foulé votre sol, vous avez tressailli. Du pays de Maeterlinck qui chanta les abeilles et révéla dans une œuvre immortelle les qualités de votre race ; du pays de Bruges où, sous l'apparente et douce torpeur des toits crénelés vit et travaille l'active dentellière du Nord ; du pays des clochers et des beffrois, où se transmettent de génération en génération l'audace et le courage des grands bourgeois communiens ; de Gand, ville des fleurs et reine de la terre flamande ; de Liège au cœur français ; des noires régions de Mons et de Charleroi ; de toute la Belgique (de la petite Belgique, comme nous

disons pour mieux marquer la grandeur de ses destinées et mieux traduire notre attendrissement) une armée se leva, vaillante, audacieuse, intrépide, qui répondit à l'envahisseur par ce mot, le plus beau que je sache quand il se heurte à la force cruelle et injuste : « *Non serviam*, je ne servirai pas ! »

» Promesses et menaces ont été vaines ; rien n'a pu réduire cette admirable fierté. Sous la conduite d'un roi-soldat, la nation résolut de lutter jusqu'au bout, avec l'appui des deux grands pays auxquels nous sommes attachés par tous les liens de notre histoire... »

Continuant son discours, l'orateur du Canada évoqua les deuils de la Belgique avec tant de force et de douceur, que ses paroles sont restées gravées dans la mémoire de ceux et de celles qui les ont entendues et applaudies.

« Ah ! s'écria-t-il, d'une voix que nous croirons entendre, et qui va tout droit jusqu'à notre cœur, il y a des êtres devant qui le cœur s'émeut d'amour ou de pitié : un vieillard qui souffre, un enfant qui sourit, une femme qui pleure. Ce sont les faibles, ceux qui ne peuvent pas faire mal, et qui ne savent qu'aimer. Il y a des choses devant lesquelles l'homme se découvre, respectueux : les cathédrales, auguste prière des siècles ; les bibliothèques silencieuses, qui devraient être immortelles. Il y a des choses qui sont la vie d'un peuple et sur lesquelles l'histoire s'accumule chaque jour jusqu'à former une civilisation. Il y a des êtres et des choses auxquelles on ne touche pas sans les profaner. Sur tout cela une main criminelle s'est pourtant crispée. Nous avons eu tout à coup l'horrible vision de la barbarie. Nous ne pouvons pas vous rendre vos mères, vos épouses et vos enfants ; mais nous ferons tout pour que ces cruautés soient vengées et que votre peine immense soit un peu apaisée par nous. »

Enfin, exaltant son auditoire vers la vision libératrice où déjà nous apercevons la récompense des peines supportées et la consolation des maux soufferts, l'orateur canadien-français esquissait le tableau du beau jour que nous verrons se lever dans l'aurore de la victoire :

« Plus tard, disait-il, lorsque le sort des armes en aura décidé, lorsque tout sera terminé, et que la justice enfin aura vaincu ; lorsque les troupes reviendront vers Paris qui, demain comme hier, apportera à tout acte d'héroïsme la consécration de sa gloire, souhaitons de voir, précédant les soldats russes, lourds de leurs victoires, précédant les chers fantassins français, alertes et gais ; précédant les soldats anglais, impassibles et

tenaces, s'avancer au chant de la *Brabançonne*, où perce un appel de clairon, les glorieux soldats de la Belgique, restés debout dans la lumière d'une Europe nouvelle... »

Voilà comment on parle français au Canada... Et les actes valent les paroles. Là-bas, comme ici, on connaît par expérience la force de persuasion inhérente à l'association intime du bien dire et du bien faire.

**De Québec
- à Ypres -**

Au camp de Valcartier, sous la vigoureuse impulsion du major général Sam Hughes, ministre de la guerre du Canada, l'instruction des recrues fut vivement menée. Le contingent canadien fut passé en revue par Son Altesse Royale le duc de Connaught, gouverneur général de la Puissance du Canada. On remarqua, dans ce défilé, un régiment d'infanterie légère qui était équipé aux frais d'un riche Canadien, M. Hamilton Gault, de Montréal, donateur d'une somme de 300.000 dollars. Ce régiment d'élite portait le nom de la princesse Patricia de Connaught. Les hommes admis à servir dans ce régiment étaient choisis avec le plus grand soin par leur chef, le colonel Farquhar. Grenadiers de Toronto, *rifles* de Winnipeg, dragons, hussards, artilleurs, tous habillés d'uniformes *kaki*, et prêts à faire campagne, travaillèrent tant et si bien, que sept semaines après la déclaration de guerre, exactement le 24 septembre 1914, une flottille de transports militaires pouvait embarquer, dans le port de Québec, un premier contingent de 33.000 hommes, bien recrutés, bien armés, bien instruits. Et ce n'était qu'un commencement. Rien n'avait été négligé. Le service sanitaire avait pris soin d'immuniser chacun de ces hommes contre la fièvre typhoïde par une inoculation préventive. Le commandement avait organisé des exercices de tranchées pour habituer les volontaires canadiens au genre de guerre qu'ils allaient affronter. C'est au milieu d'un enthousiasme émouvant, que les navires emportant ces braves vers le péril et vers l'honneur levèrent l'ancre dans le port de la vieille cité de Champlain. Le soleil illuminait le monument consacré à la gloire, désormais fraternelle, de Wolfe et de Montcalm. Et sans doute ces deux héros ont frémi dans leurs tombes réconciliées, lorsqu'aux salves des canons de la citadelle, aux musiques jouant alternativement *God save the King* et la *Marseillaise*, répondit ce double cri annonciateur d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité : « Vive l'Angleterre ! Vive la France ! »

Et j'imagine que plus d'un lettré de la bonne ville française du Saint-Laurent, en adressant, du haut des remparts, à ceux qui partaient ainsi pour la grande aventure ses vœux de bon voyage et d'heureux retour se ressouvenait de ces beaux vers de Louis Fréchette, poète français du Canada :

Et maintenant, cinglant vers la rive nouvelle,
Voyez bondir là-bas la blanche caravelle,
Toujours le pavillon de France à son grand mât !
Elle navigue enfin sous un plus doux climat ;
Une brise attiédie enfle toutes ses voiles ;
A sa proue un flot clair jaillit, gerbe d'étoiles ;
Les reflets du printemps argentent ses huniers ;
Sur sa poupe, au soleil, paisibles timoniers
— Car la concorde enfin a terminé son œuvre —
Consultant l'horizon, veillant à la manœuvre,
Se prêtent tout à tour un cordial appui,
Les ennemis d'hier, les frères d'aujourd'hui !
Deux vaisseaux de haut bord à la vaste carène,
Promenant sous les cieux leur majesté sereine,
Avec son équipage échangeant, solennels,
De moments en moments des signaux fraternels.
Du haut de la vigie un mousse a crié : Terre !
Et sous les étendards de France et d'Angleterre,
Fiers d'un double blason que rien ne peut ternir,
Nos marins jettent l'ancre au port de l'avenir !

C'est ainsi que les poètes sont volontiers des prophètes. Cet embarquement des troupes canadiennes, qui réalisait un beau rêve, a eu lieu le jour même où M. Hazen, ministre de la marine du Canada, promettait à la délégation belge l'envoi des soldats canadiens sur le front d'Europe, à la rescousse pour la défense du droit et de la liberté. Promettre et tenir, pour un Canadien, c'est la même chose.

- Le Canada au - Champ d'Honneur

Au champ d'honneur, sur le sol de la Belgique, de la Flandre française, de l'Artois, de la Picardie, les soldats canadiens ont tenu encore plus qu'ils n'avaient promis. Le combat de Langemarck, les batailles autour d'Ypres ont montré, dès leur premier contact avec l'ennemi, comment ils ont su recevoir le baptême du feu. Ils ont inscrit une épopée nouvelle

dans l'histoire héroïque du Canada. Et c'est avec une profonde émotion que le consul général de France à Montréal, M. Bonin, dans l'assemblée constitutive du Fonds patriotique canadien, le 20 mai 1915, rendait hommage à leur vaillance, en saluant la mémoire de ceux, — et ils sont nombreux, hélas ! — qui reposent sous des croix de bois, dans la terre sanctifiée par le sang des héros et des martyrs, parmi les ruines de Saint-Julien, de Givenchy, de Festubert, de Hooge, de Saint-Eloi, de Thiepval. Le moment n'est pas venu de faire l'appel nominal de ces morts bien-aimés. La liste serait malheureusement trop longue pour pouvoir être énoncée au cours de ce rapport. Du moins que ceux qui les pleurent là-bas sachent qu'à chaque instant notre pensée reconnaissante s'accorde avec leur glorieuse douleur pour rendre hommage à l'impérissable mémoire des Canadiens tombés au champ d'honneur. Nous disons ensemble, en songeant à eux, l'hymne triste et doux de notre grand poète Victor Hugo :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie ;
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau ;
Toute gloire, près d'eux, passe et tombe, éphémère :
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

La patrie canadienne tout entière a voulu qu'à la date du 23 avril dernier, anniversaire d'un combat inoubliable, les monuments publics, dans toutes les provinces du Canada, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, fussent pavés aux couleurs nationales, en commémoration des exemples de bravoure donnés par les divisions canadiennes sur le champ de bataille. A cette date, le Canada avait mis en ligne plus de trois cent mille combattants et dépensé plus de neuf cent millions. Le gouvernement élaborait un projet d'émission d'un emprunt de guerre de 1250 millions de francs. Et toutes les voix du Canada, diversement éloquentes, se sont accordées pour proclamer, en anglais et en français, le ferme propos de ne point s'arrêter un seul instant dans l'œuvre nécessaire, et d'aller, selon la fière parole que nous connaissons, et qui est entrée dans l'Histoire « jusqu'au bout ! »

C'est Son Altesse Royale le duc de Connaught, ouvrant la dernière session du Parlement canadien, au commencement de cette année, par

cette déclaration significative : « Le grand courage, le magnifique héroïsme, la détermination inébranlable qui ont marqué les efforts unis de toutes les provinces du Dominion britannique pendant l'année d'efforts sans précédent qui vient de se terminer justifient notre suprême confiance dans le triomphe de notre cause et dans l'affirmation perpétuelle des principes de liberté et de justice pour tous. »

C'est sir Wilfrid Laurier, mettant son beau talent au service de l'« Union sacrée », et disant, dès le début de la lutte : « Notre seul but doit être de détruire cette tyrannie qui écrase la liberté, et de faire triompher définitivement la civilisation et la justice. Ce n'est que lorsque nous aurons rempli notre devoir comme nation, que seront remplies les obligations que nous avons envers l'humanité. » Fidèle à sa parole, sir Wilfrid Laurier, à la Chambre des communes d'Ottawa, le 16 janvier de cette année, apportait l'appui de l'Opposition au projet du gouvernement qui tend à augmenter les forces canadiennes d'outre-mer d'un demi-million d'hommes. Et, dans une autre séance, il y a quelques mois à peine, l'illustre homme d'Etat qui représente si dignement au Parlement d'Ottawa le loyalisme de la race canadienne-française, précisait sa pensée en ces termes : « L'attitude qu'observe mon parti est fondée sur ce fait que l'Angleterre ayant décidé de prendre part à la guerre dans l'intérêt de l'Europe et de l'humanité, le devoir du Canada est de se jeter dans le conflit avec toute sa force, car, si l'Allemagne remportait la victoire, ce serait la fin de tout ce que chacun considère comme le bien le plus sacré. »

En même temps, Mgr Bruchesi, l'éminent archevêque de Montréal, profitait d'une réunion de l'université Laval, pour donner le mot d'ordre à tout son clergé, sous cette forme expressive et concluante : « Mes chers compatriotes franco-canadiens, je ne veux pas être citoyen allemand ! »

L'honorable M. Casgrain, ministre des postes du Canada résumait la pensée du gouvernement, en disant : « Nous ne devons avoir qu'une seule préoccupation : donner à nos deux mères-patries toute l'aide dont elles pourront avoir besoin ».

A Paris, l'un des membres de la délégation canadienne, sir George Foster, ministre du commerce du Canada, rendait hommage à la vaillance des combattants de Verdun, et disait : « C'est avec joie que, dès le début de la guerre, le Canada s'est préparé à aider, en même temps que la métropole, la patrie d'origine de beaucoup de ses fils. 340.000 soldats

se sont déjà engagés (140.000 sont sur les champs de bataille). Et le recrutement continuera jusqu'à 500.000. Ces hommes sont tous des volontaires et ils ont fait la preuve de leur vaillance. Ils se battent à côté de leurs frères français pour la liberté et la paix de l'avenir, et ils ne s'arrêteront pas avant d'avoir accompli leur tâche. »

Le 18 juillet 1916, à la réception des délégués des colonies et dominions britanniques à l'Elysée, c'est un sénateur canadien issu d'une famille française du Perche, M. N.-A. Belcourt, qui a été l'interprète de la délégation auprès du président de la République.

« Le jour, a-t-il dit, où les hordes allemandes eurent brutalement mis le pied sur le sol de la Belgique martyre, toutes les colonies britanniques frémissent de la même indignation et participèrent de la même résolution.

« L'Angleterre et ses colonies se devaient à elles-mêmes, à la Belgique, à la France et au monde civilisé de prendre part, la plus grande part possible, à la révolte mondiale contre le brigandage systématiquement et longuement préparé par l'Allemagne.

« S'il faut doubler, tripler nos contributions et nos sacrifices nous le ferons, n'ayant comme limite que la limite de nos ressources. Nous sommes prêts à supporter toutes les nécessités de la lutte. »

M. Belcourt, s'adressant particulièrement à M. Raymond Poincaré ajouta ensuite :

« Je voudrais, à titre personnel, moi dans les veines de qui coule un vieux sang français, exprimer plus fortement encore les sentiments que nous éprouvons là-bas, et vous dire, monsieur le président de la République, que c'est à genoux que j'offre ma vénération à la France immortelle dont la cause a toujours été celle de l'humanité, de la civilisation et du progrès. »

Lorsque le major général Sam Hughes, ministre de la défense du Canada, eut visité le front, il rendit compte de ses impressions en des termes qui montrent toute sa perspicacité clairvoyante, ainsi qu'on en peut juger par la véridique relation de ses propres paroles :

« Les Allemands, a dit le major général canadien, les Allemands sont sur la route de la défaite. Les Russes sont beaucoup plus forts aujourd'hui qu'au début de la guerre, car leurs ennemis subissent, à chaque nouvelle offensive, des pertes énormes. Quant aux Français, loin d'être épuisés comme le prétendent les journaux allemands, ils n'ont jamais été plus forts et plus en train que maintenant. »

Et notre hôte disait à ses amis de France : « Si vous avez besoin de munitions, nous pouvons mettre à votre disposition toutes les usines du Canada. »

Des canons ! des munitions ! Ce n'est pas seulement chez nous qu'a retenti ce rappel des nécessités industrielles de la guerre moderne. Sitôt qu'il fut de retour dans son pays, le major-général Sam Hughes s'occupa d'organiser, sous l'autorité directe de son ministère, la fabrication intensive des munitions. Déjà des envoyés du gouvernement britannique avaient enrôlé des ouvriers, Et l'on calcule qu'à la date du 12 juin 1915, la seule ville de Toronto avait fourni plus d'un million de ces engagements spéciaux. Le ministre voulut que l'adaptation de la population ouvrière du Canada aux travaux de la guerre se fit aussi sur place. A l'heure actuelle, près des quatre cents usines du Canada sont occupées à fabriquer des obus. Elles emploient plus de cent mille travailleurs.

Les Femmes Canadiennes Maintenant que l'on a dit ce que la volonté, l'énergie, la bravoure, l'audace, vertus essentiellement viriles, ont fait au Canada pour contribuer à l'effort de la France et de ses alliés, il nous reste à dire ce que la sensibilité, la bonté, le dévouement, la tendresse, vertus plus particulièrement féminines, ont accompli là-bas, pour venir en aide aux blessés, soigner les malades, secourir les femmes et les enfants des mobilisés, reconforter, recueillir, assister les veuves et les orphelins, ravitailler, vêtir, sauver de la détresse et de la mort les populations fugitives, remédier, en un mot, à toutes les misères inséparables de la guerre d'extermination qu'un nouvel Attila, plus cruel encore et plus consciemment féroce que son sinistre prédécesseur, a déclarée au genre humain.

Il faudrait, pour traiter cette partie de mon sujet, vous faire voir simplement ce qu'était le pavillon de Flore, au jardin des Tuileries, l'année dernière, à l'époque où ce pavillon, qu'un nom charmant semblait vouer d'avance aux doux ébats des Grâces, des Ris et des Jeux, fut obligeamment prêté par l'administration des Beaux-Arts au Comité France-Amérique et au Secours national, afin d'entreposer les envois adressés, pour les soldats des armées alliées et pour les populations des régions envahies, par nos frères, surtout par nos sœurs du Canada.

Dès le vestibule, au pied du grand escalier à rampe de fer forgé, c'est un amoncellement de caisses, entassées les unes par dessus les autres,

comme les assises provisoires d'une bâtisse inachevée. La pile de ces caisses monte jusqu'au plafond. C'est à peine si l'on peut, à travers ces caisses, rassemblées comme les moëllons d'une maison en construction, se frayer un passage étroit comme un « boyau de communication » entre deux tranchées. En s'approchant, on lit, sur ces innombrables caisses, les suscriptions qui en marquent les origines et en désignent la destination. Avec quelle surprise émue on lit les noms de ces villes lointaines aux désinences françaises : Ville-Marie, Argenteuil, Bellechasse, Montmagny, Clairvaux, Saint-Jean-Port-Joli, Notre-Dame-des-Anges, voisinant avec des cités américaines, toutes neuves, dont la dénomination exotique fut évidemment empruntée au vocabulaire un peu rauque des Iroquois, scalpeurs de chevelures, des Algonquins, coureurs de bois, des Hurons ou des Micmacs, rameurs de pirogues : Chioutimi, Temiscouata, Calgary, Toronto, Ottawa, Chamehawine, Winnipeg...

Des rives cultivées du Saint-Laurent, des pêcheries et des sapinières de l'Ontario, des plaines agricoles et pastorales du Manitoba, des élevages et des labours du Saskatchewan, et même des ranches de l'Alberta ou des laiteries de la Colombie britannique, des fjords de la baie d'Hudson et de la pittoresque région des lacs où se mire la haute futaie des forêts canadiennes nous sont venus et nous viennent chaque jour les témoignages de la plus fidèle amitié et du plus ingénieux dévouement. La province de Québec, surtout, en raison de ses parentés françaises, nous a comblés de ses dons, au point que le pavillon de Flore s'est trouvé trop petit, et que la Commission centrale des secours canadiens, est réduite à l'impossibilité de remercier personnellement tous les donateurs.

En attendant de pouvoir serrer bien amicalement toutes ces mains ouvertes et tendues vers nous, adressons nos remerciements collectifs à ces œuvres qui ont groupé tant de bonnes volontés, guéri tant de maux, soulagé tant d'infortunés.

La section canadienne du Comité France-Amérique a ouvert une souscription nationale qui atteignit le chiffre de quatre cent soixante-quinze mille francs. Ce n'est pas tout. Cette section fut en mesure d'offrir au grand quartier général des armées françaises vingt-quatre automobiles, dont la remise fut faite à l'autorité militaire par l'honorable M. Philippe Roy. Enfin, le Comité, dans son appel, eut la touchante pensée d'inviter la population à montrer « ce que chaque mère canadienne peut faire pour une mère française ». De cette pensée naquit l'Aide à la France,

dont le bureau fut présidé ou dirigé par Mmes Raoul Dandurand, Rosaire Thibodeau, Cyrille Delage, Franco, Huguenin. Je m'excuse de ne pouvoir citer toutes ces femmes de bien, qui ont dit aux Canadiennes : « La guerre s'abat sur la France. Les foyers sont déserts... Des femmes et des enfants sont laissés, sans appui. Mères du Canada, les laisserez-vous porter ainsi le poids de tant de deuils ? Haut les cœurs ! Et donnez pour la France... La France, attaquée sans raison, défend son territoire et lutte pour la liberté du monde. »

D'un geste maternel, en songeant aux tout petits qui auraient froid pendant les durs hivers de la grande guerre, aux familles sans abri, on ouvrit les vieilles armoires aux lourds panneaux de noyer ciré où dormaient depuis longtemps les souvenirs et les reliques de famille ; les couvertures, les habits de fête des anciens, les vêtements de toutes sortes furent placés soigneusement dans des caisses. Pourquoi garder désormais tout cela, lorsque tant de malheureux réfugiés n'avaient pas de quoi se vêtir ? En ne conserveraient-ils pas, ces objets sacrés, un double souvenir d'affection, si, après avoir rappelé à la famille les heures des tendresses mortes, ils allaient maintenant faire revivre un peu de joie dans le cœur des lointains amis ? Ainsi furent pieusement emballés, avec une lettre d'envoi, les plus précieuses reliques. Je sais une famille canadienne où l'on gardait la layette, les jouets, tout ce qui avait appartenu à un enfant tendrement aimé, tout ce qui rappelait le sourire du cher disparu... En son nom, et comme sous son inspiration angélique, tout cela fut envoyé à une mère, en France. Et la lettre à la destinataire inconnue disait : « C'est un souvenir : faites-en une résurrection. »

Admirable parole, et qui semble résumer toute l'histoire du Canada, comme si l'on eût entendu, là-bas aussi, cet appel d'en haut, qui a dominé superbement les mêlées de la grande guerre, et qui a fait frissonner tous les vivants : « Debout les morts. »

Debout les premiers laboureurs du Canada et les maîtres des petites écoles du cap des Tourmentes et de l'île d'Orléans, et de Château-Rocher et de la Pointe-aux-Trembles, qui ont conservé toujours comme un héritage sacré, la langue française intacte au foyer canadien ! Debout, les coureurs de bois, les gens de frontières, ! Debout, les martyrs, qui ont bravé le poteau de torture, chez les Hurons et les Mohicans ! Debout, les combattants réconciliés du fort Carillon et des plaines d'Abraham ! Oui, en vérité, l'âme de plusieurs générations de Français,

qui là-bas étaient morts à la peine sans espérer de pouvoir un jour travailler et combattre pour le « vieux pays » s'est réveillée, comme par miracle. C'était donc vrai ! Les descendants des vieux soldats du Royal-Roussillon, du régiment de Carignan, du régiment de la Sarre, reconnaissables à leurs noms de guerre, allaient de nouveau pouvoir servir en France. Leurs noms, ces noms de bon augure, que l'on aime tant à retrouver là-bas, sont à la fois des titres de noblesse, des certificats d'origine, des mots de ralliement, des programmes d'existence. Ces noms, tous les historiens du Canada ont aimé à les inscrire dans leurs livres afin de nous en faire goûter la saveur et comprendre le sens. Là-bas, on s'appelle encore comme tel ou tel volontaire de notre ancienne armée, ayant fait souche de braves gens, l'Espérance, Laflamme, La Fleur, La Jeunesse, Vade-bon cœur.

De bon cœur on a tricoté à la façon de nos grand'mères, dans les riches maisons comme dans les humbles chaumières, et l'on a fait des milliers de vêtements chauds avec la bonne laine souple et moëlleuse. De bon cœur, on écrivait ces lettres dont les plus touchantes peut-être sont celles qui accompagnent quelque modeste cadeau, l'humble offrande d'un enfant, l'élan d'une âme ingénue qui, dans l'immense drame, a voulu venir en aide aux soldats du droit et de la liberté, prendre sa part de l'épreuve d'où la vieille France renouvelée sortira bientôt triomphante et plus belle que jamais.

« Un petit Canadien Français envoie des écheveaux de laine pour faire des bas à un petit Français dont le papa sera peut-être mort au champ d'honneur ». Une Ecossaise écrit : « A une mère française, modeste offrande... » Une mère canadienne française, dont les sept enfants ont chacun donné quelque chose, s'excuse à propos de sa cinquième fille : « Agée de vingt ans, dit-elle, sœur Saint-Timothée, petite religieuse, ne peut offrir que ses prières ». Et ces lignes d'une veuve : « Ceci est l'envoi de ma fillette, âgée de onze ans. C'est elle-même qui a eu cette pensée d'envoyer ces quelques vêtements à une petite orpheline comme elle... »

« Braves gens ! Braves gens ! » disait le secrétaire de l'Aide à la France, M. Asselin, en dépouillant cette correspondance, les larmes aux yeux.

Oh ! oui, braves gens. Et l'on voudrait les faire connaître tous. Braves gens, de l'Aide au drapeau, spécialement attentifs au soulagement de nos soldats par des envois de trousseaux qui ont été distribués jusque dans les tranchées. Braves gens du Fonds patriotique canadien et du

Comité franco-belge de Montréal. Braves gens de l'Alliance Française, groupés sous la présidence de M. Désaulniers. Braves gens de l'hôpital canadien, fondé à Paris, rue de la Chaise, par M. Berthiaume, directeur de la Presse de Montréal et soutenu par les municipalités canadiennes. Braves gens de l'hôpital de Saint-Cloud et de la Croix-Rouge canadienne...

Il n'y a pas un foyer canadien, si caché qu'il puisse être au fond de la plus obscure paroisse, où l'on n'apprenne aux petits enfants la signification morale de cette guerre. Là-bas, il n'y a pas un cœur qui ne batte d'angoisse généreuse et de patriotique fierté, aux récits qui propagent de ville en ville, de bourgade en bourgade, et, pour ainsi dire, de clocher en clocher, les nouvelles où apparaît toujours, quelles que soient les fortunes diverses d'une guerre nécessairement longue et difficile, la permanente vertu d'une race qui a su acclimater sur le sol du Nouveau-Monde sa semence traditionnelle et ses authentiques rejetons.

Aussi l'on ne saurait trop s'appliquer à faire connaître les libéralités sans nombre que nos frères du Canada ont prodiguées à nos soldats, combattants ou blessés, à nos réfugiés, à tous ceux qui souffrent pour la patrie et pour la liberté.

- La Devise - de Québec

Ces voix qui viennent de là-bas, de si loin, de si près, ce sont les voix des mères, des sœurs, des épouses, des fiancées de ces bons soldats canadiens qui se battent côte à côte avec leurs frères de France, enfin retrouvés. Hélas ! on reçoit de là-bas beaucoup de lettres bordées de noir. Ces deuils noblement supportés, ces sacrifices, fièrement consentis pour une cause sacrée n'ont fait qu'accroître l'élan d'une générosité qui ne veut pas avoir de limites.

Cette générosité ne cherche pas d'autre récompense que celle dont nous disposons par l'échange mutuel de ce qu'il y a de plus précieux dans l'âme humaine. Toute marque de sympathie fait tressaillir des cœurs amis, au delà des mers. Et c'est pourquoi je terminerai par le mot qui résume tout l'effort canadien, et que nous dicte le sujet même de ce discours. Vous connaissez la devise de la ville de Québec : « Je me souviens ».

Nous aussi, nous saurons nous souvenir.

APPENDICE

Le Comité, l'Effort de la France et de ses Alliés, avait demandé à M. Gaston Deschamps, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, rédacteur au *Temps*, de faire au Havre une conférence sur l'effort canadien.

Cette manifestation, organisée sous les auspices de la Municipalité et de la Chambre de Commerce, a eu lieu le mardi 13 juin, à 8 h. 1/2 du soir, au Grand Théâtre du Havre.

M. Jules Siegfried, député, ancien ministre, présidait, assisté de M. Philippe Roy, commissaire général du Canada en France. Autour d'eux : M.M. Berryer, ministre de l'Intérieur de Belgique, Sir Francis Hyde Villiem, ministre de Grande-Bretagne près le Gouvernement belge; Churchill, consul général de la Grande-Bretagne; Louis Brindeau, sénateur; Georges Ancel, député; Benvist, sous-préfet; Bricka, vice-président de la Chambre de Commerce; Jannequin et Valentin, adjoints, etc... Le Comité avait délégué M. Marc Varenne.

En ouvrant la séance, M. Jules Siegfried, présenta à l'auditoire l'éminent conférencier et sut définir en termes particulièrement heureux, le but de l'œuvre entreprise par le Comité et après la conférence de M. Gaston Deschamps, M. Philippe Roy tint à remercier les autorités du Havre ainsi que les représentants des puissances alliées.

M. Mosnier, de l'Odéon, se fit acclamer par toute la salle en récitant des poèmes franco-canadiens.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	2
Deux drapeaux, un seul cœur	3
Le Fondateur Français du Canada	4
Wolfe et Montcalm	10
Vieilles chansons de la Nouvelle-France	14
Au Monument National	17
De Québec à Ypres	21
Le Canada au Champ d'Honneur	22
La Femme canadienne	26
La Devise de Québec	30
Appendice	31

PUBLICATIONS DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS "

L'Hommage Français

L'EFFORT DE L'AFRIQUE DU NORD

par M. Augustin BERNARD, ^{Professeur} à la Sorbonne. 0 50

L'EFFORT AUSTRALIEN

par M. FRANKLIN-BOUILLON, député. 0 50

L'EFFORT BELGE

par M. Louis MARIN, député 0 50

L'EFFORT BRITANNIQUE

par M. André LEBON, ancien ministre . . . 0 50

L'EFFORT CANADIEN

par M. Gaston DESCHAMPS 0 50

L'EFFORT COLONIAL FRANÇAIS

par M. Albert LEBRUN, ^{ancien ministre} des Colonies. 0 50

L'EFFORT DE L'INDE et de l'Union Sud-Africaine

par M. Joseph CHAILLEY. 0 50

L'EFFORT ITALIEN

par M. Louis BARTHOU, ^{ancien présid ut} du Conseil. 0 50

L'EFFORT JAPONAIS

par M. A. GÉRARD, ambassadeur de France. 0 50

L'EFFORT PORTUGAIS

par M. Paul ADAM. 0 50

L'EFFORT RUSSE

par M. HERRIOT, Sénateur, Maire de Lyon. . . 0 50

L'EFFORT SERBE

par M. Paul LABBÉ, ^{Secrétaire général de la société} de géographie commerciale. 0 50

BLOUD & GAY, Éditeurs, Paris-Barcelone